Histoire de la peste, racontée aux enfants

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **30 (1922)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682500

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ments poudreux. De la masse humaine qui alourdit la charrette, une forme se lève. C'est la grand'mère. Elle porte à ses lèvres un objet informe.

« — Tu as trouvé quelque chose? demande l'homme.

— C'est le chiffon qui enveloppait le lard cet hiver. Tu le veux?

— Donne toujours.

Le moujik suce la guenille puis dit:

— Et les enfants?

— Ils dorment. Ça vaut mieux, mais la petite a un drôle de sommeil.

Le jour meurt. Le cheval s'arrête et tombe. Il ne se relèvera plus. Le moujik se couche dans le fossé. La grand'mère marmotte ou râle, il ne sait pas très bien. Quand le soleil rougit la steppe, il se lève sans force et veut réveiller les siens. Mais la face de la vieille est déjà pétrifiée par la mort et la petite fille délire. Alors, comme fou, le moujik soulève le garçon blême qui, seul, vit encore, et le prenant par la main, il s'en va, titubant par les ornières de la route. »

Voilà encore le récit publié par le correspondant du *Novy Mir*, sous le titre « Silence », et qui décrit une heure passée dans un hameau de la région de Samara:

« Il fait calme au village.

Ce calme est le trait caractéristique de la faim. Je dirais même: non pas le calme, mais le « silence ». Un silence lugubre, sinistre, de cauchemar. Pas de bruit, pas de mouvement, pas de désespoir, mais une sorte de résignation surhumaine.

Sans murmure et soumis, le village — le village entier — va au-devant de la mort.

En attendant, disent les moujiks, nous mangeons l'herbe et les feuilles de bouleaux, mais dès que viendront les froids et qu'il n'y aura pas de feuilles, alors nous mourrons tous.

Ils ont même calculé les dates.

Jusqu'au début de novembre, nous tiendrons..... Pour la Noël, nous serons tous au tombeau.

Il fait calme au village. Et dans ce calme lugubre, dans ce silence funèbre, il y a quelque chose de solennel. Mes compagnons et moi, nous enlevons nos chapeaux tout à fait inconsciemment. Tous, nous avons l'impression d'être dans la maison d'un mort. Et n'est-ce pas ainsi, en vérité? Est-ce qu'ici, dans le village Semeïkino, la mort ne se promène pas dans les rues? »

Histoire de la peste, racontée aux enfants

La peste, ou la « peste noire », comme on l'a souvent appelée, est une terrible maladie qui, dans les anciens temps, faisait mourir des centaines de gens. De nos jours, elle n'est plus très commune en Europe, mais on la rencontre encore en Orient, par exemple en Inde, d'où elle se répand parfois dans d'autres pays. Chacun devrait donc connaître cette maladie et les moyens de l'enrayer. Chose des plus curieuses, la peste est souvent propagée par les rats! Mais il y a bien d'autres choses intéressantes à dire sur son compte.

L'histoire de la peste remonte à 3000 ans en arrière au temps où les Philistins combattaient les Israélites en Canaan. Déjà dans ce temps-là le peuple s'était aperçu que les rats et les souris avaient quelque chose à faire avec ce fléau puisque, lorsque les Philistins tombaient malades, ils se fabriquaient de petites statues do-

rées représentant des souris, et les offraient au Dieu d'Israël dans l'espoir d'obtenir leur guérison.

Au début, cette maladie n'existait qu'en Orient, mais peu à peu elle passa dans d'autres contrées. Vous vous étonnerez peut-être que ce mal ait pu se propager dans un temps où il n'y avait ni chemin de fer, ni aéroplane, ni automobile. Mais alors, la peste se répandait par deux voies principales : les armées en marche et les caravanes. Toutes les fois qu'une grande guerre a été livrée, les épidémies l'ont suivi de près, parce que les soldats, vivant à l'étroit sous des tentes où il est difficile de se tenir très propre, tombaient fréquemment malades. L'armée, avançant toujours, transportait la contagion d'un pays à l'autre. C'est ce qui s'est produit au temps des Croisades : plusieurs des chevaliers qui avaient été combattre en Terre-Sainte revinrent chez eux malades de la peste et la communiquèrent à leur maisonnée. En 1771, les Russes, qui s'étaient battus contre la Turquie, ramenèrent en Russie des prisonniers ; sans qu'ils s'en doutassent, plusieurs étaient atteints de la peste, de sorte qu'un grand nombre de gens, en Russie, la prirent et moururent.

La seconde voie par laquelle les maladies se propageaient autrefois étaient les caravanes. Les Arabes avaient coutume de se rendre à Alexandrie, en Syrie ou à Constantinople avec de longues processions de chameaux ; chacun de ces chameaux transportait un précieux fardeau de marchandise, que les Arabes vendaient sur les marchés, aux peuples venant d'Occident. Il arrivait que certains de ces Arabes étaient atteints de la peste et la communiquaient à ceux qui trafiquaient avec eux.

Plus tard, les vaisseaux de commerce devinrent les principaux véhicules de la peste. Les habitants de Venise furent les premiers à découvrir qu'elle leur arrivait par cette voie. Ils firent alors une loi instituant que tous les vaisseaux venant d'Orient arboreraient un drapeau jaune sur leur mât de misaine ; ces vaisseaux-là étaient ancrés dans un port spécial, où on les désinfectait, et leurs passagers étaient placés dans une sorte d'hôpital appelé « lazaret » où ils devaient rester 40 jours, jusqu'à ce qu'il fût certain qu'ils n'avaient pas la peste. On appelait ce séjour forcé la mise en « quarantaine » parce qu'il durait quarante jours. Aujourd'hui encore, les navires arrivant de pays étrangers où règnent de dangereuses épidémies sont mis en quarantaine, et aucun voyageur sensé ne songerait à s'en plaindre, sachant combien cette précaution est nécessaire.

On rapporte l'histoire d'un capitaine de vaisseau qui, arrivé d'Orient, n'avait aucune envie d'être mis en quarantaine. Il se fabriqua de faux papiers déclarant qu'il venait d'une autre contrée. L'un de ses matelots ayant déjà succombé à la peste, il prétendit que cet homme était tombé à la mer par accident. Cette coupable supercherie ne tarda pas à être découverte, car le capitaine lui-même et un de ses hommes tombèrent malade de la peste et en moururent. On se hâta de mettre le bateau en quarantaine, mais il était trop tard ; il avait suffi d'un seul objet ayant été sur le vaisseau et vendu à un pauvre pêcheur, pour contaminer ce dernier, qui tomba malade et contamina d'autres personnes. La peste se propagea dans de telles proportions, que pendant un temps, plus de 100 personnes périrent chaque jour dans cette ville.

L'empereur hindou Jehangir, qui écrivit ses mémoires, y raconte le début d'une épidémie en Inde. Un jour, dans la ville d'Agra, la fille de Asaf Khan était assise dans la cour de sa maison, lorsqu'elle vit

une petite souris courant de droite et de gauche de façon désordonnée, et titubant comme si elle était ivre... Elle ordonna à l'une de ses esclaves de la prendre et de la jeter au chat; ce qui fut fait. Le chat, enchanté de l'aubaine, la saisit de ses dents pointues, mais la laissa retomber aussitôt avec des signes évidents de répulsion. Le jour suivant, le chat, frappé de la peste, était mourant; il se guérit pourtant, mais l'une des esclaves, qu'il avait contaminée, succomba et dix-sept autres personnes moururent de l'épidémie apportée par une seule petite souris.

Pendant longtemps on a ignoré la cause réelle de la peste. Mais ce fléau ayant fait des ravages dans la ville d'Hong-Kong, un médecin Japonais, le Dr Kitasato, tenta un grand nombre d'expériences pour découvrir enfin que cette infection était produite par un tout petit bacille — pareil à un ver minuscule — qui vivait dans le sang des personnes pestiférées. Ayant examiné des rats malades provenant des régions où régnait la peste, il retrouva dans leur sang le même petit bacille. Il tint alors pour certain que ces rats étaient bien atteints de la peste et pouvaient la transmettre aux êtres humains. Vous voyez donc combien il est nécessaire de détruire les rats, surtout si l'on pense aux dommages qu'ils causent aussi au blé et aux récoltes. Non seulement les rats malades sont très dangereux, mais les rats en santé le sont également puisque, contaminés par les rats malades, ils deviennent à leur tour des véhicules de la peste et d'autres maladies. Lorsqu'un vaisseau venant des Indes transporte quelques rats pestiférés, ceux-ci communiquent immédiatement l'infection aux rats qui se trouvent toujours dans les ports d'arrivée.

Il y a deux cents ans, le roi d'Angleterre avait habituellement à son service un « chasseur de rats » officiel, dont le splendide costume d'un rouge écarlate était brodé de rats et de souris. Je crois que ce fonctionnaire a disparu aujourd'hui des charges de la cour d'Angleterre, mais je suis certain qu'il y a encore dans tous les pays des millions de rats, et aussi des milliers de petits garçons qui voudront bien aider à les détruire, quand ils auront compris quels dangereux ennemis sont les rats.

(Service de Santé publique de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge.)

Les œufs congelés et la santé publique

Il fut un temps où, pour la pâtisserie, pour les entremets, on n'employait que des œufs frais. Ces temps-là sont passés! Sans doute nos ménagères, lorsqu'elles préparent un gâteau ou des biscuits, ne se servent pour la confection de ces mets que d'œufs parfaitement frais venant de leur propre basse-cour ou du marché voisin. Mais il y a longtemps que la pâtisserie — si chère aux Suisses — ne se fait plus guère à la maison, et dans les « usines » qui la fabriquent, il s'en faut de beaucoup qu'on emploie que des œufs frais.

Cette industrialisation de la pâtisserie a changé bien des choses; il a fallu des matières premières en quantités énormes pour alimenter cette fabrication intensive. Dès lors, on n'a plus pu s'approvisionner sur place, mais on fait venir les denrées de fort loin, et spécialement les œufs.

Les œufs entiers, chacun en conviendra, ne se transportent pas aussi facile-